

La traduction française des Novelas ejemplares: Réflexions sur une trajectoire

Robin Lefere
Univ. Autónoma de Madrid

La première édition des *Novelas ejemplares* est de 1613 (1). Dès 1614-1615, Jean Richer publie à Paris *Les Nouvelles de Miguel de Cervantes Saavedra*. (...) ; les six premières nouvelles étant traduites par François de Rosset, et les "autres six" par Vital d'Audiguier (2). Cette double traduction connut plusieurs rééditions et représenta pendant longtemps un point de référence, quoique lui succédèrent de nombreuses traductions, complètes comme la première (mais excluant la postiche "Histoire de Ruis Dias, et de Quixaire") ou seulement partielles (3).

La présente étude voudrait constituer un essai de réflexion sur l'histoire de la traduction des *Novelas ejemplares*, avec un intérêt particulier pour l'idée d'un hypothétique progrès. La matière étant évidemment très vaste, j'ai dû limiter mon corpus: je me baserai principalement sur la nouvelle intitulée *La fuerza de la sangre* -nouvelle remarquable par la richesse de sa structure sémantique et son ambiguïté (4)-, et sur un échantillon représentatif de cinq traductions parues respectivement en 1615, 1705, 1788, 1838 et 1928.

La fuerza de la sangre est donc publiée pour la première fois en français -*De la Force du sang*- en 1615, en même temps que les cinq autres nouvelles traduites par François de Rosset (5).

Celui-ci, à la différence de son collègue, d'Audiguier, n'adjoint à sa traduction aucun commentaire sur le texte de Cervantes, ni sur ses options de traducteur. Cependant, à comparer son texte avec l'original espagnol, il est manifeste que Rosset adopta un parti, qui était de

stricte traduction (6) (la traduction de d'Audiguier, en dépit de ce que laissait présager la Préface (7), et surtout malgré ses négligences, relève grosso modo du même parti). Mais il ne s'agit pas, contrairement à ce que diront certains des successeurs de Rosset, d'une traduction littérale, ni encore moins d'une traduction "mot à mot" (8). Rosset modifie volontiers l'ordre des mots et le rythme des phrases (promotion du sujet; coupures et enchaînements), et tend à "délayer" quelque peu l'extraordinaire concision du texte espagnol (en particulier de ses premières pages); par ailleurs, certaines de ses reformulations correspondent à une hypertraduction ou à une infratraduction (9), voire dénotent une légère moralisation (10).

En bref et somme toute, la traduction de Rosset pratique une esthétique de la fidélité au texte, et plutôt "cibliste" (J.-R. Ladmiral); relativement à quoi, et malgré quelques erreurs philologiques (cf. infra, et Hainsworth, 1933: 69-70), c'est une bonne traduction, que l'on peut lire encore avec intérêt et plaisir.

La traduction nouvelle et anonyme publiée chez Marc Antoine, en 1705 (11) est précédée d'un "Avertissement" qui déclare d'emblée et de façon péremptoire que la traduction des "Sieurs de Rosset et d'Audiguier" "ne se peut plus lire. Outre que notre langue a changé ils se sont attachés si scrupuleusement à l'espagnol qu'ils sont inintelligibles". L'exagération est criante, mais s'explique par des raisons à la fois psychologiques, esthétiques et stratégiques.

Outre la tendance de tout traducteur, probablement, à s'exagérer les insuffisances des traductions existantes (afin de mieux se convaincre, et convaincre le futur public, de la nécessité de la sienne), il s'agissait de prévenir la critique, car cette traduction de 1705 ne se contentait pas d'amender et moderniser la traduction de Rosset et d'Audiguier: "Si quelqu'un trouve ma traduction trop libre, je ne saurais qu'y faire, j'ai traduit pour être entendu, et pour être lu avec plaisir (...)..." On se trouve devant cette exaspération de l'option "cibliste" qui est à l'origine de ce que Ménage nomma "belles infidèles", dont participe cette traduction: le texte espagnol est totalement francisé, d'une manière qui le conforme au goût de l'époque -dramatisation (notamment selon un régime de suppression-explicitation), rationalisation, moralisation (12).

Il est piquant de constater que, dans la Préface à sa propre traduction de 1788, Lefebvre de Villebrune ne trouve pas de mots assez durs pour qualifier la manière de "Chassonville" (texte de 1705 ou de 1744) -"(...) outre que le style en est aussi dégoûtant que

barbare, le prétendu Traducteur a absolument défiguré Cervantes: il a franchi toutes les difficultés, en substituant au texte des pages entières de sa composition; et lorsqu'il écrit d'après l'original, l'Auteur Espagnol ne paraît qu'un misérable rapsodiste."-, revalorisant en même temps la traduction de Rosset et d'Audiguier -"(...) si leur traduction n'était pas écrite en vieux langage, elle mériterait, à bien des égards, d'être conservée"-, mais pour ensuite verser dans les mêmes travers que ledit Chassonville (13) et y surenchérir (il va jusqu'à inventer des épisodes, avec la conviction d'améliorer considérablement l'original) (14)... "Belles infidèles" trop fidèles au goût d'alors et dont la supposée beauté est aujourd'hui ridicule.

Ceci est bien connu, aussi voudrais-je seulement faire observer que si, dans le cas présent, les deux traductions considérées (1705 et 1788) sont clairement inférieures à l'original (elles n'ont ni la concision, ni l'ambiguïté, ni l'ironie de celui-ci) (15), rien, en principe, n'empêche qu'une traduction libre améliore l'original, y compris une traduction libre du type "belle infidèle" (on ne voit pas pourquoi celle-ci serait nécessairement caricaturale, ni, pour être dat e, plus ridicule, le cas échéant, que l'original, daté lui aussi). Personne aujourd'hui ne doute que soit préférable une stricte traduction, mais précisément parce qu'on fait la différence et peut choisir entre stricte traduction et traduction libre, celle-ci serait légitimée, qui serait d'ailleurs plus librement libre que la belle infidèle dans la mesure où elle se trouve affranchie de bien des normes et préjugés culturels (16), ainsi que de la tyrannie d'un public restreint par trop connu.

Je dirais même que la théorie contemporaine du texte favorise trois types de traductions plus ou moins libres, qui intervenaient en quelque mesure dans les "belles infidèles" et rendraient à celles-ci, ou du moins à leur poétique, une certaine actualité:

- la traduction herméneutique: traduction qui, consciente de ce que toute traduction est interprétation (cf. H.-G. Gadamer, G. Steiner...), s'effectuerait délibérément en fonction d'une interprétation de la totalité du texte (ce peut être une interprétation stylistique -cf. Roger Zuber et le "dessein de l'Auteur", 1968: 335-336); ou simplement des traductions ponctuelles explicitantes (cf. A. Berman et l'essentiel "platonisme" de la traduction; cf. Zuber, 1968: 296)
- traduction-adaptation: traduction qui, sous l'influence des théories de la réception ou de la lecture, s'essaierait à traduire les effets supposés (y sacrifiant la fidélité au texte)

- traduction-recréation: favorisée par l'idée de "work in progress", elle consisterait en une réécriture totalement subjective du texte original (moins timide que ne l'étaient généralement les "paraphrases" et "imitations" du 17ème siècle (17)).

De ces trois types de traduction libre, la traduction herméneutique est la seule qui permettrait de concevoir un progrès et de le mesurer -si du moins l'on trouvait différentes traductions reposant sur une même interprétation (sans quoi l'on ne ferait que mesurer l'éventuel progrès herméneutique).

Reprenons notre histoire de la traduction de *La fuerza de la sangre*.

En 1838, paraît une nouvelle traduction de l'ensemble des *Nouvelles exemplaires*, qui est probablement aujourd'hui encore la plus répandue (version des "Classiques Garnier", où Maurice Bardou la dit "la plus facile et élégante sans conteste"-p.XXVII). Traduction de Louis Viardot, sans commentaire, qui obéit à un parti de stricte traduction -ce qui à cette époque n'est pas aussi fréquent qu'on le croit (cf. la critique de J. Lambert, 1975)-; scrupuleuse mais non littérale (Viardot n'hésite pas à modifier l'ordre des mots, le rythme, à introduire une précision culturelle pour son public français...).

C'est le même parti qu'adopte, en 1928, Jean Cassou, mais avec une innovation sur laquelle nous reviendrons.

On observe donc que l'histoire de la traduction française des *Novelas ejemplares* n'est pas linéaire: à une première traduction stricte de 1615 succèdent des traductions libres, avant de revenir à la stricte traduction, avec Viardot en 1838 et Cassou en 1928.

Soit les trois traductions de 1615, 1838 et 1928, il est intéressant de les comparer, et particulièrement dans la perspective d'un hypothétique progrès; hypothèse d'autant plus légitime qu'elles partagent la même volonté de fidélité au texte.

A priori l'on pourrait imaginer des progrès philologiques ponctuels, dans la compréhension et la reformulation de mots, expressions, segments de phrases; et donc de simples amendements ponctuels, d'une traduction à l'autre, à supposer que l'on disposât d'une bonne première traduction, dont le ton fût "juste", on pourrait opérer de simples amendements ponctuels de celle-ci. Parallèlement l'on devrait prévoir, pour cette procédure, un double problème, linguistique: l'évolution de la langue pourrait imposer une modernisation, et ainsi la réécriture; d'autre part, le traducteur répugne à reprendre le texte d'autrui, et généralement préfère écrire un nouveau texte, totalement sien.

En ce qui concerne les traductions qui nous intéressent, la traduction de 1615 était bonne dans l'ensemble, mais, devenue relativement difficile, il fallut assez tôt (cf. les Préfaces des trad. de 1705 et 1788) une version plus moderne. A dire vrai, une simple modernisation graphique et morphologique aurait déjà rendu lisible la traduction archaïque (le français du 17^{ème} siècle n'est pas si différent du nôtre), qu'on aurait par ailleurs amendé ponctuellement; toutefois, une telle retouche n'aurait pas produit un texte moderne, mais bien un texte archaïsant.

Louis Viardot, qui connaissait certainement la traduction de Rosset, opta pour une traduction nouvelle, parfaitement transparente, élégante. A la rapporter à celle de Rosset, on observe quelques améliorations ponctuelles, dont certaines correspondraient à un progrès traductologique (Viardot traduit le plus souvent le *signifié* des mots, et n'hésite pas à expliciter ce signifié en utilisant deux mots là où il n'y en avait qu'un (18)); plus généralement, il y aurait progrès dans la conception du texte littéraire, et donc de ce qu'il s'agit de traduire (ici pourrait résider la raison principale pour laquelle Viardot préféra composer une nouvelle traduction): Viardot sait que la fidélité au texte implique aussi (et surtout, dirions-nous) une fidélité au style, et il tend ainsi à respecter la phrase de Cervantes, ainsi que les "effets de style" (19).

Cependant, le texte de Rosset demeure parfois objectivement supérieur: qu'il respecte davantage le découpage du texte (20), soit plus complet (21), sémantiquement plus riche (22), voire traduise mieux tel trait stylistique (simplement pour être plus littéral).

Dans ces cas frappe moins la relative régression que la totale absence de référence à la traduction antérieure, et donc l'absence de discussion. C'est-à-dire: le fait que la traduction soit conçue comme tâche individuelle, plus ou moins réussie, et non comme un processus cumulatif, requérant un effort diachroniquement collectif (23). Je crois que c'est un problème, qui perdure, et qu'importerait donc, autant que le développement de la traductologie, la substitution, dans le chef du traducteur, d'une conception scientifique à une conception artistique de la traduction; du moins dans la mesure où cette dernière tendrait à mépriser la reprise d'un acquis, jusqu'à cet effet pervers que l'on changerait pour changer, par souci de différence ou par peur de la "copie" (ceci dans le cas déjà heureux où seraient prises en compte les traductions précédentes).

Le principal reproche que l'on pourrait faire à la traduction des *Nouvelles exemplaires* par Jean Cassou, théoriquement fort intéressante comme nous allons voir, c'est justement qu'elle représente souvent, du point de vue philologique, une régression par rapport à Viardot et Rosset: moins précise, moins expressive, elliptique, voire franchement erronée (24). La régression est d'autant plus étonnante que Jean Cassou n'est pas étranger au processus cumulatif que j'évoquais, puisqu'il révisa pour la collection "La Pléiade" de Gallimard la première traduction française du *Quijote*, par César Oudin et François de Rosset, et qu'il utilisa, pour mener à bien cette révision, différentes traductions (cf.1949: 14-15). Quoi qu'il en soit, ce qui nous importe ici, c'est que, dans le cas des *Novelas ejemplares*, il n'a pas repris une traduction ancienne, et que, convaincu cependant d'une meilleure adéquation de la langue archaïque, il a recouru pour sa traduction à une langue archaïsante ("superficiellement archaïsante" (25)).

Il ne s'agit pas de discuter ici des avantages et défauts de la traduction archaïsante (26), mais de voir qu'elle représente une inversion de tendance par rapport à l'habituelle modernisation, et plus particulièrement une rupture novatrice dans l'histoire de la traduction de *La fuerza de la sangre*, dont il s'agit de comprendre la signification et la portée.

On sait que l'option archaïsante est récurrente dans l'histoire de la traduction, et que ses motivations sont diverses. En l'occurrence, elle se fonderait sur l'intuition que l'évolution de la langue-cible se fait dans un sens qui éloigne toujours davantage de la langue (de l'esprit) du texte-source (27), de telle façon que seule une traduction archaïsante pourrait surmonter cet écart croissant. Autrement dit: l'éventuel progrès de la traduction au fil des ans se doublerait d'un processus de déperdition qui compromettrait radicalement le premier et auquel seule pourrait parer une traduction archaïsante, laquelle constituerait donc un complément indispensable à l'effort philologique et exégétique.

Cette nouvelle tendance dans la traduction des *Novelas ejemplares* a été confirmée par leur dernière traduction en date: celle que Maurice Molho a proposée en 1970 pour *El casamiento engañoso y Coloquio de los perros*. Elle s'appuie sur la traduction initiale de d'Audiguiet et est résolument archaïsante, ce qui la rend d'ailleurs plus cohérente par rapport à sa motivation théorique -explicite mais confuse (cf. Lefere, 1993)- que ne l'était celle de Jean Cassou: une traduction

superficiellement archaïsante ne suffit pas à rejoindre par-delà le temps passé l'esprit de la langue-source.

Les traducteurs futurs devront donc, à partir du choix archaïsant de J. Cassou et de M. Molho, prendre position par rapport à l'idée de déperdition linguistique, et s'ils l'acceptent, tenter une traduction rigoureusement archaïsante. Si en revanche ils n'adhèrent pas à cette idée, ils pourront opter pour une traduction soit modernisante soit archaïsante (mais pour d'autres raisons cette fois, moins contraignantes, comme le plaisir philologique).

Nous arrivons ainsi à la conclusion, entre rétrospective et prospective.

Le choix archaïsant de Jean Cassou (et de M. Molho) se situe dans la ligne d'un parti de fidélité au texte, adopté dès 1615 par Rosset, mais où l'exigence de fidélité serait devenue progressivement plus rigoureuse (cf. la volonté de fidélité stylistique avec Viardot, et ensuite celle de fidélité à l'"esprit" de la langue), ce qui n'empêche pas des régressions partielles ni ne garantit la pertinence des options (telle l'archaïsation).

Ce parti, qui et sans doute le plus authentiquement traducteur mais ne doit pas être exclusif (l'important est que les choix soient clairement annoncés), il semble qu'il pourrait être encore beaucoup plus rigoureusement pratiqué, par exemple dans le cas des *Nouvelles exemplaires*:

- il est trop clair qu'aucune des traductions étudiées (je n'inclus pas dans celles-ci celle de M. Molho, qui constituerait d'ailleurs un progrès notable) ne repose sur une étude du texte, propre à faire ressortir ce qui doit être traduit, en général et en détail; en l'occurrence et par exemple, l'ambiguïté de *La fuerza de la sangre* (particulièrement de ses premières pages), la richesse de sa structure sémantique ne sont pas systématiquement traduites.
- il faudrait que le style soit lui aussi traduit de façon plus systématique (que ce soit selon une esthétique plutôt "colorée" ou plutôt "transparente", au sens de G. Mounin): jusqu'à et y compris la traduction de Jean Cassou il ne l'est qu'occasionnellement.
- enfin, les traductions antérieures devraient être non seulement prises en compte, mais examinées en détail, tant pour leurs choix généraux que pour les compréhensions et reformulations ponctuelles; et le traducteur ne devrait pas hésiter à reprendre une trouvaille heureuse, quitte à en mentionner l'origine. Il serait

même souhaitable que des notes et appendices conservent la trace des choix antérieurs, ainsi que des doutes du traducteur...

Tout ceci représente évidemment beaucoup de travail... Aussi resterait-il à ajouter que si la réflexion traductologique est sans doute précieuse et indispensable, ses prescriptions et avis risquent de demeurer lettre morte aussi longtemps que les éditeurs ne rétribueront pas mieux les traducteurs, ou que les institutions universitaires ne reconnaîtront pas pleinement la valeur de ce type de travail...

Notes

1. J'ai travaillé sur base de l'édition de Harry Sieber (1990), à laquelle renvoie ma pagination, mais me suis accessoirement référé à une édition originale de 1613.
2. G. Hainsworth (1933) fournit de nombreuses informations sur ces deux traducteurs, ainsi qu'une évaluation de leurs traductions respectives des *Novelas ejemplares*. Sur F. de Rosset, voir aussi M. Bardou (1974: 37 sq.).
3. On trouve une bibliographie de ces traductions chez Rius (1895), Hainsworth (1933), Foulché-Delbosc (1892: 7-24)... Voir aussi A. Mansau (1990).
4. Pour une critique littéraire de "La fuerza de la sangre", qu'on me permette de signaler mon étude (article à paraître): "*La fuerza de la sangre*: Historia de una lectura".
5. "La belle Egyptienne", "L'Amant libéral", "De la Force du sang", "Le Jaloux d'Estramadure", "Rinconet et Cortadille", "Le docteur Vidriera". Curieusement, le volume qui contient les six traductions de d'Audiguier, et qui se présente comme second, porte la date de 1614.
6. A signaler que Rosset se permet néanmoins la suppression d'une vingtaine de courts passages (pour l'ensemble des Nouvelles), "à cause de leur difficulté, ou parce qu'ils pouvaient être considérés comme inutiles." (cf. Hainsworth, 1933: 66-67).
7. Préface: "(...) ayant gardé la naïveté de ses [Cervantès] conceptions, et embelli son langage, je crois te donner cette version plus nette, et par conséquent meilleure que l'original (...)" (je moderniserai toujours graphie et morphologie). On notera le sentiment de supériorité, le préjugé rationaliste, et l'intention d'embellissement, germe(s) des "belles

- infidèles". Hainsworth (1933: 61) signale des omissions qui s'apparenteraient à une censure idéologique.
8. Cette dernière précision en opposition à Hainsworth (1933: 66): "Rosset ne nous a pas donné sa théorie de la traduction, mais on la devine facilement. Il est bien de ceux qui «traduisent mot à mot, pourra acquérir la réputation d'entendre bien l'Espagnol»."
 9. Respectivement: "Una noche de las calurosas del verano" (incipit) > "un soir durant que l'été est plus chaud et plus violent" (108, r^e); "la sangre ilustre" (p. 77) > "sa noblesse" (ibid.).
 10. Par exemple: "le daban nombre de atrevido" > "lui acquéraient le titre d'un enfant perdu" (108, v^e); "las manos de aquellos atrevidos" > "les mains de ces désespérés" (109, v^e). Remarquer la non-systématicité dans la traduction sémantique.
 11. Rius pencherait pour l'attribuer à Charles Cotolendi, encore qu'il mentionne que "Claudin atribuye la traducción al abate St. Martin de Chassonville". En fait, le texte est identique à celui d'une édition de 1744, complète celle-là, où figure le nom de Chassonville.
 12. "su pensamiento" (p. 78) > "son lâche et détestable dessein" (219); "si la malicia ordinaria no se opusiera a tu discreto discurso" (83) (> "si nous vivions dans un autre siècle (...) mais ce n'est plus le temps que les hommes se laissent surprendre dans de semblables pièges. Ils sont méchants, ils sont artificieux, et aussi habiles à savoir cacher leurs crimes qu'ils sont peu scrupuleux à les commettre." (p. 230).
 13. Savourer cette moralisation (amplification à partir de la "riqueza" de Rodolfo): "Détestables richesses, funeste découverte du Nouveau-Monde, qui ne nous a prodigué l'or que pour autoriser tous les crimes, et pour donner tous nos vices à ces barbares heureux, sans prendre même l'ombre de leur vertu!". (IX, 4-5).
 14. "(...) Outre le peu de décence avec laquelle Cervantès débute dans sa Langue, on peut lui reprocher de n'avoir pas tiré du sujet tout l'avantage qu'il présentait. Une narration froide, une marche languissante, un coloris morne, sans âme, enfin un événement dont les circonstances sont devinées avant d'être dites, une invraisemblance absurde et d'autres défauts (...). Un léger incident que j'ai jeté dans la narration, mais analogue aux circonstances, m'a fourni ces heureuses suspensions que Cervantès ne savait pas toujours ménager. (...) L'ancienne traduction littérale d'Audiguier et Rosset mettra le Lecteur en état de me juger." ("Nota" qui suit la traduction).
 15. Villebrune est cependant plus fidèle, qui traduit cette phrase essentielle (que Hainsworth jugera encore, dans l'original espagnol, de "mauvais goût"-p. 79): "Si je consentais à tes désirs, tu pourrais avec raison t'imaginer que mon évanouissement, ma faiblesse, n'ont été que des feintes (...)".

16. Songer aux notions suspectes de "génie" (français/de la langue française) et de "bon goût", à la valorisation esthétique du rationnel -"clarté"-, à une certaine "hispanophobie" française (cf. Yllera: 645-8).
17. "Paraphrase": "J'ai pris la liberté de mêler souvent mes pensées parmi celles de notre Auteur" (Godeau, à la différence du traducteur-herméneute Giry: "(...) ajouté quelquefois une ligne pour expliquer ce qui pouvait être obscur"; voir Zuber, 1968: 83). Florian composa, à partir de *La fuerza de la sangre* une *Léocadie, anecdote espagnole imitée de Cervantes*.
18. "discreto" (p. 82) > "sage et adroit" (p. 388); "confusos" (p. 84) > "embarrassés, indécis" (p. 390); "prudentes" (p. 84) > "sages et prudents" (p. 390)...
19. Viardot est seul à respecter l'enchaînement: "(...) les dió que llorar muchos años. Hasta veinte y dos tendría (...) " (p. 77) > "pleurer bien des années. Vingt-deux environ pouvait en avoir (...) " (p. 383).
20. Remarquer que Harry Sieber, dans son édition du texte espagnol, multiplie les paragraphes (par rapport à l'édition de 1613).
21. Viardot omet de traduire: "que los ímpetus no castos de la mocedad pocas veces o ninguna reparan en comodidades y requisitos que más los inciten y levanten." (p. 79)
22. Rosset traduit l'ambigu "recompensa" (p. 80) par "récompense", tandis que Viardot élira un trop raisonnable "dédommagement" (p. 386).
23. Précisons que le "processus cumulatif" évoqué est parfaitement compatible avec une histoire non linéaire des traductions, qui inclut ruptures et dédoublements en fonction de divergences quant à l'esthétique de la traduction, la théorie du texte, l'exégèse du texte à traduire...
24. Ainsi, "puesto que" avec la valeur archaïque de "aunque" (pp. 78 et 84) est d'abord esquivé (p. 1285), puis mécompris (p. 1291), là où Viardot avait bien traduit dans les deux cas, et Rosset dans le second. Pour le reste, plus discutable sans doute, je ne puis, ici, qu'inviter le lecteur à comparer les trois versions.
25. "Texte en fait essentiellement modernisant mais parsemé de quelques traits archaïques, le plus souvent lexicaux, rarement synchroniques par rapport au texte original." (Lefere, 1993: 4).
26. Pour une discussion générale, voir Lefere (1993). Dans le cas présent, je signalerai seulement que la retraduction (cf. note 22) de "recompensa" par "récompense" exagère aujourd'hui l'ambiguïté du texte espagnol.
27. Rien d'explicite, mais Cassou cite dans son introduction au *Quijote* ces paroles de Gebhart: "(...) justement parce que le français de cette époque était comme une transposition fidèle de la langue latine, que notre traduction se moule avec une étonnante facilité sur le castillan de Cervantes." (1949: 12)

Références bibliographiques

- Anonyme (1705), *Nouvelles de Michel de Cervantès (Auteur de l'Histoire de Don Quichote. Traduction nouvelle. Enrichie de Figures en taille-douce)*. Amsterdam: chez Marc Antoine. (B. N. Madrid: Cerv Sedo 4490. Contient: "L'Amant Libéral", "L'Égyptienne", "La Force du Sang", "L'Espagnole Anglaise", "Les deux Amants", "Le Jaloux d'Estramadure", "Cornélie")
- Daudiguiet (V.) et Rosset (Fr. de) (trad.; 1614 et 1615), *Les Nouvelles de Miguel de Cervantes Saavedra. Où sont contenues plusieurs rares aventures, et mémorables Exemples d'Amour, de Fidélité, de Force de Sang, de Jalousie, de mauvaise habitude, de charmes, et d'autres accidents non moins étranges que véritables*. Paris: Jean Richer, rue S. Jean de Latran à l'Arbre verdoyant: Et en sa boutique au Palais sur le Perron Royal. (B. N. Madrid: R/37916-37917)
- Bardon, Maurice (1974), *"Don Quichotte" en France au XVIIe et au XVIIIe siècle (1605-1815)*. Genève: Slatkine reprints. (Réimpression de l'édition de Paris, Champion, de 1931).
- Berman, Antoine (1986), "L'essence platonicienne de la traduction", *Revue d'Esthétique*, 12, pp. 63-73.
- Cassou, Jean (éd.; 1949), *Don Quichotte. Nouvelles exemplaires*. Paris: Gallimard. (La traduction des *Nouvelles exemplaires* est celle que fit J. Cassou pour les éditions J. Schiffrin, 1928)
- Cervantes (1613), *Novelas ejemplares*. Madrid: Juan de la Cuesta. (B. N. Madrid: R11841)
- Cervantes (1990), *Novelas ejemplares*. Madrid: C tedra (ed. de Harry Sieber).
- Florian (1787), "Léocadie, anecdote espagnole imitée de Cervantes", in *Mélanges de poésie et de littérature*. G n ve (sans éditeur mentionné; B. N. Madrid: R35806)
- Foulche-Delbosc, R. (trad.; 1892), *Le licencié Vidriera*. Paris: Librairie H. Welter. (B. N. Madrid: CERV. SEDO 4687)
- Hainsworth, Guy (1933), *Les "Novelas ejemplares" de Cervantes en France au 17 me siècle*. Paris: Champion.
- Lambert, José (1975), "La traduction en France à l'époque romantique. A propos d'un article récent.", *Revue de Littérature Comparée*, 3, pp. 96-412.
- Lefebvre de Villebrune (trad.; 1788), *Nouvelles espagnoles de Miguel de Cervantès (Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de douze belles figures; tome second)*. Paris: chez Defer Demaisonneuve, Libraire, rue du Foin Saint-Jacques. (B. N. Madrid: Cerv315)

- Lefere, Robin (1993), "La traduction archaisante: Cervantes d'après M. Molho", *Meta* (parution prévue en septembre).
- Mansau, Andrée (1990), "Les Nouvelles Exemplaires de Michel de Cervantès traduites en langue française". *Littératures Classiques*, 13.
- Molho, Maurice (trad.; 1970), *Le Mariage trompeur et Colloque des chiens*. Paris: Aubier-Flammarion (réédition en 1992 dans "Domaine hispanique bilingue").
- Rius, Leopoldo (1895), *Bibliografía crítica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra*. Madrid: Librería de M. Murillo (les deux volumes suivants sont de 1899 et 1904).
- Viardot, Louis (trad.; 1838), *Les nouvelles exemplaires*. Edition consultée: Paris: Garnier (Préface, bibliographie et notes par Maurice Bardon), 1941.
- Yllera, Alicia (1991), "Cuando los traductores desean ser traidores", *Traducción y adaptación cultural: España-Francia* (María Luisa Donaire y Francisco Lafarga, eds.). Universidad de Oviedo: Servicio de Publicaciones, pp. 639-655.
- Zuber, Roger (1968), *Les Belles Infidèles et la formation du goût classique. (Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac)*. Paris: Armand Colin.